

Richard Abibon

# La part d'ombre de l'être

Je dois cette œuvre à la perspicacité d'Astride Auratium, qui n'a cependant pas su m'en dire l'auteur, la signature visible restant illisible :



Il n'aura échappé à personne que si la danseuse est femme, l'épouvantail est homme. Si elle est bien en chair, il est plutôt squelettique. Si elle est blanche, il est plutôt noir. Si elle est vivante, il est plutôt mort. Si elle est pleine, il est plutôt vide. Si elle nous tourne le dos, il nous fait face. Si elle personnifie la beauté, il incarne la laideur. Si elle s'éveille au jour, quelques étoiles fugaces laissent penser qu'il sombre dans la nuit.

Du coup, je pense à cet aphorisme d'Hervé Le Tellier : « c'est toujours à la tombée du jour que survient la tombée de la nuit ». (*In « les amnésiques n'ont rien vécu d'inoubliable »*)

Ces oppositions s'apparentent à la dualité de base qui fait le *fort-da*, l'essence du symbolique : absence-présence, à la source de la représentation. Même disparu, je garde l'objet en mémoire ; c'est cela, une représentation, un symbole de l'objet absent. C'est vrai pour un amour déçu, c'est vrai pour un mort, c'est vrai pour le phallus. S'il n'est pas là, il pourrait y être, car je m'en souviens, pour l'avoir vu autre part. S'il est là, il pourrait ne pas y être, car j'ai vu autre part qu'il avait disparu.

Telle est la base du manque et, partant, du désir.

En effet, si l'épouvantail n'a pas d'intérieur, cela correspond à la jambe arrachée de la femme, métaphore de la castration. Je dis bien arrachée, car la coupure n'est vraiment pas propre. Cela en dit long sur la souffrance que cela suppose. S'ensuit une flaque de sang, rappel des règles, qui a glissée côté homme, sans doute pour tromper notre vigilance. Côté femme subsiste une flaque jaune verdâtre, évoquant plutôt le pipi-caca: ce sont aussi des choses que nous perdons tous les jours, qui ont contribué à asseoir la croyance des enfants en une perte possible du phallus, ainsi que l'idée de saleté accolée à la sexualité, produisant la honte.

Cette arrachée, cette perte, provoque l'épouvante, et c'est ce que l'épouvantail représente. Cet accessoire champêtre sert à faire déguerpir les oiseaux. Ici, il fait fuir toutes les pensées qui pourraient nous y ramener. A quoi ? à l'angoisse de castration, représentée aussi, si on veut, par cette coupure nette entre les deux moitiés de la figure. C'est une façon d'écrire la nécessaire combinaison des deux qui pousse l'humain à la recherche de sa moitié perdue, à l'instar des hermaphrodites d'Aristophane, ou de son objet perdu, toujours phallique car toujours manquant. Pas d'essence de l'homme (dans lequel les féministes ne verraient que patriarcat et phallus), pas plus d'essence de la femme (que les mêmes chercheraient à promouvoir par antithèse), pas l'un sans l'autre. En témoignent les quelques taches blanches issues de la jupette, qui, remontées de la jambe coupée, vont neiger sur le versant noir de l'âme, comme par hasard au niveau du sexe. La dissolution menace le phallus, ce qui entraîne la dissolution entière du corps, qui s'effiloche en commençant par le bas, ne vous laissant plus qu'une peau artificielle, imperméable aux sentiments.

Le chemin de retour, fuyant la nuit, la mort, la noirceur et le vide, nous confronte à la beauté dont on mesure ici la nécessité, qui pourtant naît de la cécité. Son utilité radicale consiste à nous cacher la vision de la castration, qui pourtant revient quand même sous la jupe, avec un léger déplacement vers le bas, si évident qu'il en crève les yeux. Si l'on n'y prête garde, on ne voit pas cette jambe arrachée, qui brille justement par son absence : ceci explique cela, d'autant qu'une certaine continuité s'établit avec l'absence de pieds de l'époux vantail. A lire : tout le monde est confronté à la castration, qu'on soit enveloppé dans le charme de la beauté ou démuné dans le vide de l'épouvante. Cette commune détresse dans l'absence contribue à notre aveuglement face à la différence.

Je terminerai par la dernière opposition que je n'ai encore pas citée, celle de la jeunesse à la vieillesse. Elle me permet d'introduire un dernier aphorisme d'Hervé Le Tellier : cette antithèse s'apparente à la météo, puisque lorsqu'on est plus vieux, on n'est pas ensoleillé.

Comme quoi, c'est franchement pas drôle, l'angoisse de castration.

Mardi 9 mars 2021